

Celle qui s'appelle un autre baiser

Chaque baiser appelle un autre baiser; ah! dans ces premiers temps où l'on aime, les baisers se haïssent si naturellement. Et l'on aurait autant de peine à compter les baisers qu'on s'est donnés dans une heure que les fleurs dans un champ au mois de mai.

211

autres
ce qu
treme
le mo
de rei
un p
mont
allai
reve
du
bes
all:
il
fai
m
u
q

Chaque fois qu'on aime, on aime un instant de sa vie. C'est un instant de sa vie qu'on aime.

Vi
de
et
litt
bier
disa
poët
tout
dans
émou
dema
une f
avoué
de ce
poésie,
si c'éla
disent.
que ces
amie qui
ne parlai
ce qu'elle
cent mille
apprendre
ment il fal
bout d'un
« Oui... ; je
Et il sentait
préférerait mé
rien, que ce

*M ad' impudite...
à deux...
avec...
de l'homme ?*

viste avait des manières si humbles qu'il n'avait jamais cru d'un rang social inférieur. Il n'aurait pas attendu à apprendre qu'il n'était que d'un monde riche et relativement aristocratique. Forcheville était grossièrement snob, et ne l'était pas : sans doute il était bien comme lui, le milieu des Verdurin, mais les autres. Mais il n'avait pas cette culture qui empêchait Swann de répondre à Forcheville trop manifestement fausses que d'habitude, et ayant gardé à son égard un silence d'ailleurs sans manières, et avec eux des hardiesses pleines d'une affectueuse bienveillance, qu'il pût éprouver dans le petit groupe de tirades prétentieuses et vulgaires que Forcheville lançait à certains jours, aux plaisanteries de voyageur que risquait Cottard et aux excuses mais n'avait pas le courage et l'aplomb de plaudir, Forcheville était au contraire un intellectuel qui lui permettait d'être absent et veillé par les unes, sans d'ailleurs les décevoir de se délecter aux autres. Et justement, au dîner chez les Verdurin auquel assista Forcheville en lumière toutes ces différences, fit passer des regards incertains et précipités et précipita la disgrâce de Swann par l'effort douloureux de se témoigner qu'il jugeait le professeur de la Sorbonne, Briochot, qui avait montré à la fois M. et M^{me} Verdurin aux eaux de Forcheville et qu'il savait vivre, en universitaires et ses travaux d'éradication rendus très rares ses moments de liberté. Verdurin.

d'esprits larges, brillant et qui n'avait pas attendu à apprendre qu'il n'était que d'un monde riche et relativement aristocratique. Forcheville était grossièrement snob, et ne l'était pas : sans doute il était bien comme lui, le milieu des Verdurin, mais les autres. Mais il n'avait pas cette culture qui empêchait Swann de répondre à Forcheville trop manifestement fausses que d'habitude, et ayant gardé à son égard un silence d'ailleurs sans manières, et avec eux des hardiesses pleines d'une affectueuse bienveillance, qu'il pût éprouver dans le petit groupe de tirades prétentieuses et vulgaires que Forcheville lançait à certains jours, aux plaisanteries de voyageur que risquait Cottard et aux excuses mais n'avait pas le courage et l'aplomb de plaudir, Forcheville était au contraire un intellectuel qui lui permettait d'être absent et veillé par les unes, sans d'ailleurs les décevoir de se délecter aux autres. Et justement, au dîner chez les Verdurin auquel assista Forcheville en lumière toutes ces différences, fit passer des regards incertains et précipités et précipita la disgrâce de Swann par l'effort douloureux de se témoigner qu'il jugeait le professeur de la Sorbonne, Briochot, qui avait montré à la fois M. et M^{me} Verdurin aux eaux de Forcheville et qu'il savait vivre, en universitaires et ses travaux d'éradication rendus très rares ses moments de liberté. Verdurin.

*le monde...
le monde...
le monde...*

LOUIS DE ROBERT & MARCEL PROUST

Une amitié littéraire

LIBRAIRIE BENOÎT FORGEOT

4 rue de l'Odéon
75006 Paris

Tel. +33(0)1 42 84 00 00

Mob. +33(0)6 08 57 19 96

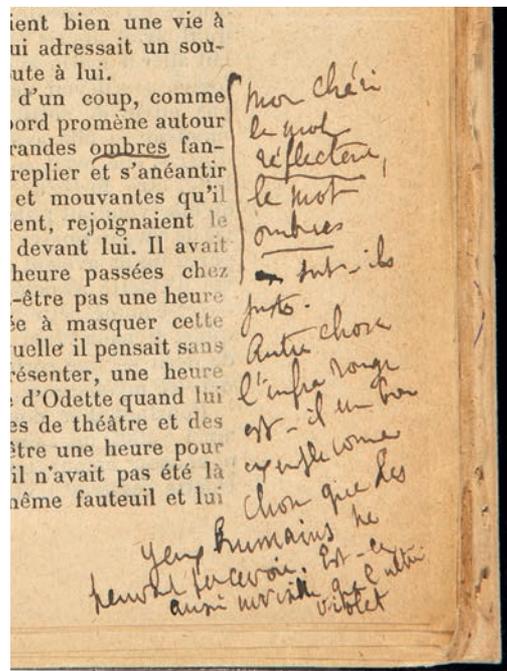
Email info@forgeot.com

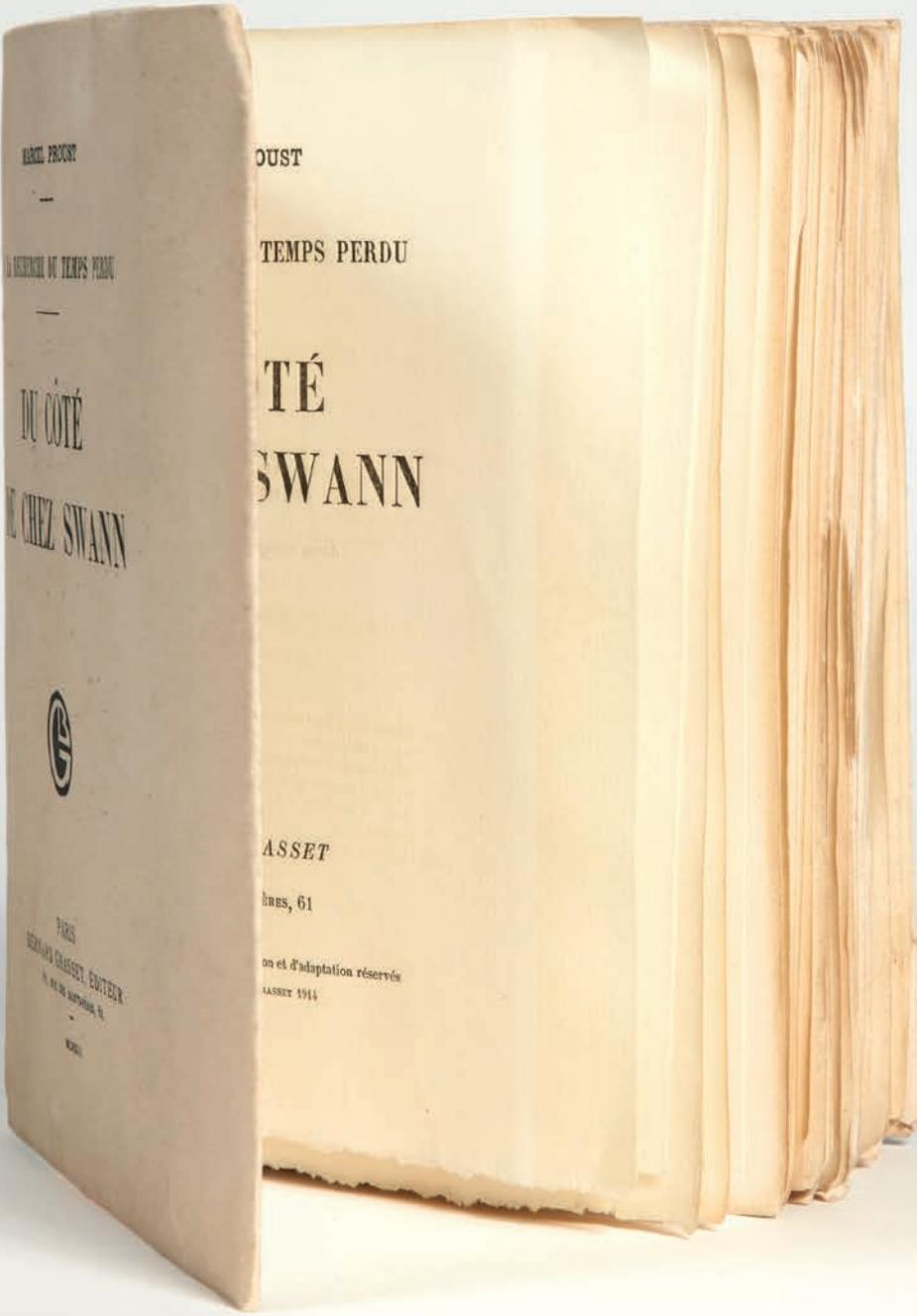
Catalogue édité en partenariat avec Jacques T. Quentin, libraire à Genève

LOUIS DE ROBERT & MARCEL PROUST

Une amitié littéraire

ÉDITIONS ORIGINALES - ÉPREUVES CORRIGÉES





MARCEL PROUST

ROUST

LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

TEMPS PERDU

DU CÔTÉ
DE CHEZ SWANN

TÉ
SWANN

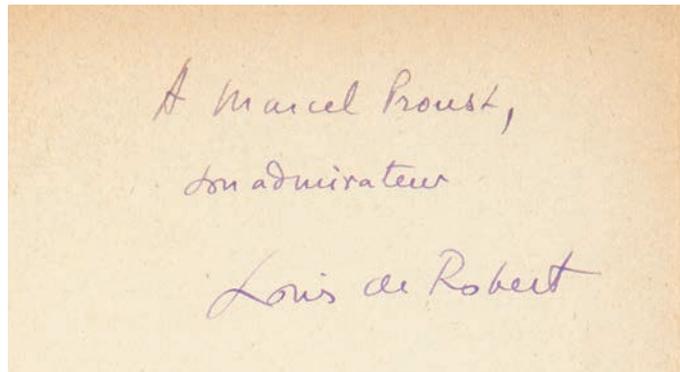


GRASSET

pages, 61

PARIS
GRASSET, ÉDITEUR
15, RUE CASSEVILLE, 4

droit de reproduction et d'adaptation réservés
GRASSET 1944



Le “premier ami de Swann”

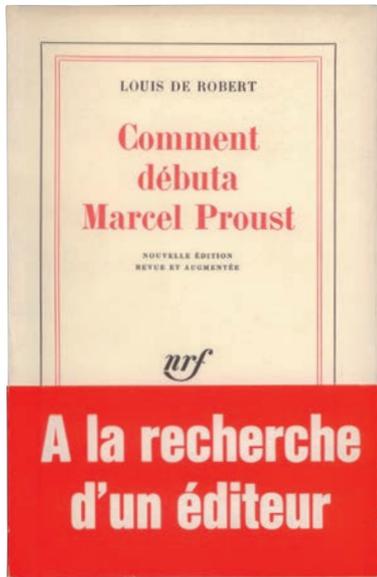
Parmi les témoins de la gestation du premier volume de la *Recherche*, Louis de Robert tient une place à part : nulle intimité amoureuse comme avec Lucien Daudet, mais une estime réciproque entre deux écrivains. Louis de Robert “a tenu auprès de Proust plusieurs rôles : celui d’intermédiaire et d’avocat en 1912-1913, lors de la recherche d’un éditeur pour le *Temps perdu* ; celui de collaborateur et de conseiller littéraire lors de la correction des épreuves de *Du côté de chez Swann* ; celui enfin de confident et d’ami, avec qui Proust s’est expliqué sur divers aspects de son esthétique” (Nathalie Mauriac Dyer in *Dictionnaire Marcel Proust*, p. 878).

Romancier autodidacte né dans une famille de la petite noblesse désargentée, Louis de Robert de Lédergues (1871-1937) perdit son père à l’âge de douze ans. Enfant sensible, ne rêvant que de littérature, il dut quitter l’école à 15 ans et débuta comme employé de bureau. Son dieu se nommait alors Émile Zola à qui il rendit visite. Après un essai sans lendemain comme acteur de théâtre – il fut évincé à l’issue de la première répétition – il composa une pièce avec son ami Max Viterbo (demeurée inédite) et fit paraître quelques articles dans la presse. Sa rencontre avec Pierre Loti, qui l’engagea comme secrétaire particulier, marqua un tournant. Chez le romancier, il découvrit en 1896 un exemplaire des *Plaisirs et les Jours*¹ d’un jeune écrivain né, comme lui, en 1871, qu’il lut avec “enchantement”. Auparavant, il avait publié un premier roman, *Un tendre* (1894), inspiré de son inclination non réciproque pour Yvette Guilbert, un recueil de nouvelles intitulé *Fragiles* (1895) et un autre roman, *Papa* (1896). Son roman *L’Anneau* (1897) fut salué par Loti qui y voyait l’œuvre d’un “jeune talent nerveux et clair, fait de sensibilité et de sincérité”.

Cette même année 1897, Edmond Sée le présenta à Marcel Proust : il put ainsi exprimer à l’écrivain le plaisir que lui avait procuré la lecture des *Plaisirs et les Jours*. Une amitié était née : l’affaire Dreyfus la renforça. Robert présenta le colonel Picquart à Proust et, en 1898, les deux écrivains dreyfusards assistèrent ensemble au procès d’Émile Zola, accusé de diffamation après la publication de *J’accuse*.

En 1900, atteint d’une forme grave de pneumonie qui l’obligea à de longs séjours en sanatorium, d’abord en Suisse à Davos, puis à Cambo où il fit la rencontre d’Edmond Rostand, Louis de Robert fut contraint d’abandonner toute activité littéraire. La maladie mit donc un terme provisoire à ses relations amicales avec Marcel Proust.

Après dix ans de silence, Robert témoigna de la douloureuse expérience de la maladie dans un livre largement autobiographique : *Le Roman du malade* (1911). Couronné par le prix Fémina et salué par la critique – Maurice Barrès, notamment, célébrant “le frère des plus belles musiques de Chopin” – l’ouvrage, que Robert lui avait adressé, fit les délices de Proust. “*Pour ceux qui, comme moi, croient que la littérature est la dernière expression de la vie*, lui écrivit-il, *si la maladie vous a aidé à écrire ce livre-là, ils penseront que vous avez dû accueillir sans colère cette collaboratrice inspirée.*”



L’amitié, un temps mise en veille, retrouvait ses droits – et Proust de s’ouvrir à Louis de Robert, lui contant ses déboires éditoriaux : en effet, le romancier ne parvenait pas à trouver d’éditeur pour *Du côté de chez Swann* : “De la plupart je suis entièrement inconnu, lui écrivit-il en 1912. Quand des lecteurs, chose rare, m’écrivent au *Figaro* après un article, on envoie les lettres à Marcel Prévost, dont mon nom semble n’être qu’une faute d’impression.”

Fraîchement auréolé du prix Fémina, Louis de Robert mit au service de son ami son réseau dans le monde des Lettres, se démenant pour faire éditer le roman. (Plus tard, en 1925, Robert publia leur correspondance de ces temps de conquête sous le titre de *Comment débuta Marcel Proust*.²)

S’il ne parvint pas à convaincre son propre éditeur, Eugène Fasquelle, en dépit du soutien d’Edmond Rostand et des assurances passées de Gaston Calmette, Louis de Robert poursuivit sans relâche la promotion du roman. Nouvelle tentative auprès de la maison Ollendorff, à la demande de Proust et en dépit des réticences de Louis de Robert lui-même pour qui l’éditeur n’était pas digne d’un écrivain de sa valeur, et nouveau refus. Humblot, le directeur d’Ollendorff, écrivit à Robert un mot fameux :

“Cher ami, je suis peut-être bouché à l’émeri, mais je ne puis comprendre qu’un monsieur puisse employer trente pages à décrire comment il se tourne et se retourne dans son lit avant de trouver le sommeil.” Ce qui fit dire à Louis de Robert qu’il tenait désormais Humblot “pour un imbécile”. (Après tout, même André Gide a “raté” *Swann*...)

Proust se désolait et s’impatiait : “*Vous qui avez été malade*, lui écrivit-il, *vous pouvez comprendre ce que c’est de se dire toujours qu’on aura achevé demain, et de rester des mois sans pouvoir tenir une plume, et la peur de ne pas avoir le temps de finir.*” Mais il se réjouissait dans le même temps de la “gentillesse persistante, infatigable, « innombrable », comme dit la Poétesse [Anna de Noailles]” de son ami. L’écrivain finit par se tourner, seul cette fois, vers Bernard Grasset qui accepta de publier le roman à compte d’auteur.

La confiance n’était cependant pas entachée par ces vaines tentatives et Proust confia à Louis de Robert les deuxièmes épreuves du roman : “Si vous avez la bonté de me signaler les parties qui vous semblent faire longueur, que je devrais supprimer (ou peut-être mettre en “notes”. N’est-ce pas possible ?) en les marquant au crayon bleu ou rouge ou noir, vous me rendriez un grand service. Peut-être je vous désobéirai, car je ne peux en fin de compte obéir qu’à moi, mais je serais si heureux d’avoir vu cela à travers vous ! Vous comprenez comme cela m’ennuie de vous envoyer des épreuves où il y a des fautes grotesques et qui vont vous dégoûter du livre. Mais je compte sur votre amitié pour restituer le vrai texte.”

Louis de Robert s’exécuta consciencieusement, annotant les épreuves dans les marges à l’encre violette, au crayon bleu ou noir. Elles consistent pour la plupart en remarques de style ou de syntaxe, en des suggestions de changements de mots, mais aussi en des commentaires parfois élogieux et enthousiastes, parfois plus critiques. Au-dessus d’un long ajout autographe du romancier, digression sur le baiser, Louis de Robert note : “Cette rallonge est bien insignifiante.” (Elle fut finalement écartée par Proust.) L’inventaire de ces notes et corrections, qui n’a jamais été réalisé, permet de mesurer combien la relecture de Louis de Robert fut décisive.

Dans ses lettres, Robert recommanda surtout de ne rien couper, “ce serait un crime”, ni de mettre des notes en bas de page, “cela prendrait un air de livre d’érudition”, mais de scinder son roman, trop volumineux et trop dense, en deux volumes – et de modifier le titre, *Du côté de chez Swann*, qu’il jugeait “inconcevable tant c’est quelconque”...

Le jeu d’épreuves annoté par Louis de Robert et comportant une vingtaine de pages corrigées par Proust lui-même, constitue ainsi un témoignage éminemment précieux de la genèse de *Du côté de chez Swann*.

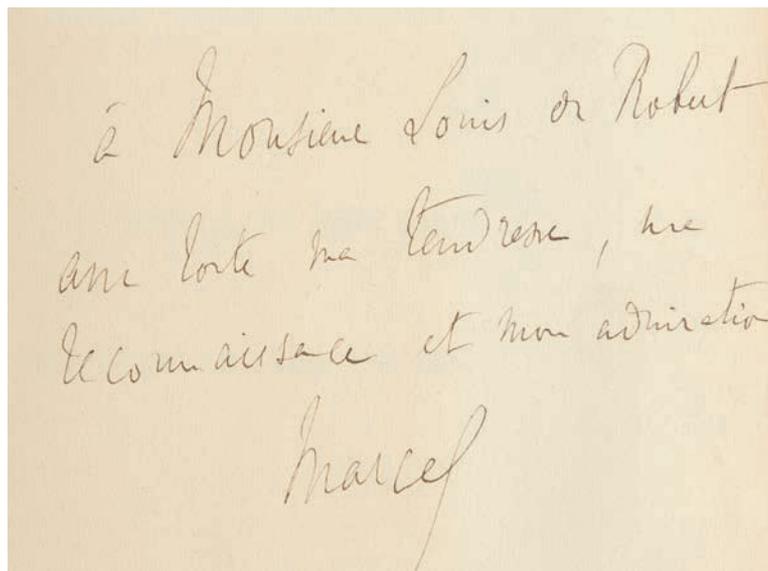
Pour le remercier de son indéfectible soutien, Proust lui offrit un des quelques exemplaires de luxe sur papier de Hollande de *Du côté de chez Swann*, enrichi d’un envoi chaleureux signé “Marcel” – l’absence de patronyme soulignant, si besoin était, l’amitié qui s’était nouée entre les deux hommes.

Une fois le roman paru, Robert poursuivit son œuvre de promotion, en défendant notamment Proust auprès du jury Goncourt dès 1914. Après-guerre, il adressa un clin d’œil à l’auteur : en 1919, en effet, dans *Le Roman d’une comédienne*, il fit dire à son héroïne qu’elle allait lire “un livre peu connu de Marcel Proust, *Du côté de chez Swann* ; le titre ne dit pas grand-chose mais il paraît qu’il y a là-dedans une étude de la jalousie qui est unique.” Plus tard, si l’admiration pour le romancier ne faiblit pas, Louis de Robert se dit cependant choqué par “certains passages trop licencieux” de la *Recherche*. Il confia ainsi à Paul Faure, en 1921, que “les pages sur *Sodome et Gomorrhe* le dégoûtaient profondément”.

Il n’en reste pas moins que Louis de Robert fut un des rares à déceler dans *Les Plaisirs et les Jours* un écrivain de talent quand tant, au début du siècle, le voyaient d’abord comme un écrivain mondain. Et, offrant à Louis de Robert *Sodome et Gomorrhe II*, Marcel Proust lui adressa “*La dernière pensée du malade au premier ami de Swann*”.

¹ Dans une lettre adressée à Louis de Robert, Proust note : “... au sujet des *Plaisirs et les Jours* (je sais qu’on devrait dire de *Les Plaisirs et les Jours*, mais épargnons-nous les élégances qui sont à la portée de tout le monde)...”

² L’ouvrage est paru à la NRF en 1925. Il a été réédité en 2018 par les éditions L’Eveilleur, augmenté et précédé d’une excellente préface de Jérôme Bastianelli contenant nombre d’informations inédites sur Louis de Robert reprises dans ce catalogue.



à Monsieur Louis de Robert
avec toute ma tendresse, ma
reconnaissance et mon admiration
Marcel



- I ROBERT (Louis de). *Le Roman du malade*. Paris, Bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle, 1911. In-12 de VII pp., 326 pp., (1) f. : plats rigides en médium beige, dos en peaux blanche et grise à motif tressé, rivets d'ébène, couture sur deux lanières de veau noir, doublures de nubuck gris, non rogné, couverture et dos conservés, chemise en demi-veau gris perle, étui (Jean de Gonet, 2005).

Édition originale.

Prix Fémina 1911, *Le Roman du malade* fut salué par la critique comme par les écrivains, au premier rang desquels Marcel Proust, qui écrivit à son auteur : “Pour ceux qui, comme moi, croient que la littérature est la dernière expression de la vie, si la maladie vous a aidé à écrire ce livre-là, ils penseront que vous avez dû accueillir sans colère la collaboratrice inspirée.” Ainsi, autour de ce roman autobiographique, les deux écrivains renouaient après dix ans d'éloignement dus à la maladie de Louis de Robert ; ils s'étaient liés d'amitié dès 1897.

Le prix Fémina (nommé alors prix Vie Heureuse) fit de Louis de Robert une personnalité en vue du monde des Lettres ; Marcel Proust devait lui confier les épreuves de *Du côté de chez Swann* et solliciter son appui auprès d'éventuels éditeurs – notamment de Fasquelle, l'éditeur du *Roman du malade*.

PRÉCIEUX ENVOI AUTOGRAPHE SIGNÉ SUR LE FAUX-TITRE :

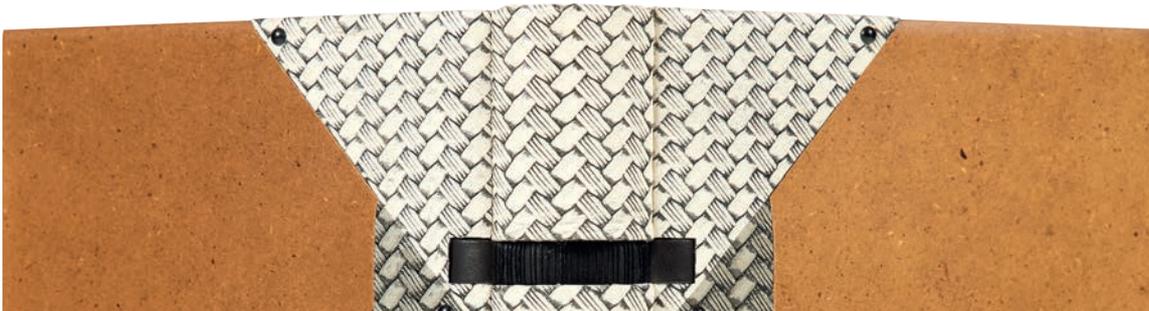
*A Marcel Proust
son admirateur
Louis de Robert*

Signé “son admirateur”, l'envoi est d'autant plus remarquable qu'à la date de 1911, Marcel Proust n'avait encore rien publié d'important. Louis de Robert, il est vrai, fut un des rares à déceler dans *Les Plaisirs et les Jours* un écrivain majeur que tant, à l'époque, le considéraient comme un écrivain mondain.

BELLE RELIURE DE JEAN DE GONET EXÉCUTÉE EN 2005.

La couverture et le dos, en mauvais état mais conservés, ont été sommairement restaurés. Pyra Wise souligne le manque d'égards de Proust envers les livres : quand il les emprunte, “il les rend généralement en mauvais état quand il ne les oublie pas dans un fiacre ! Cette désinvolture [...] s'accorde avec sa critique de « l'idolâtrie » ou du fétichisme des collectionneurs et des bibliophiles” (*Une bibliothèque amicale, les livres dédiés à Marcel Proust*, 2017 : *Le Roman du malade* a échappé à Mme Wise qui ne décrit que *Le Roman d'une comédienne* de Louis de Robert paru huit ans plus tard, en 1919).

Provenance : Marcel Proust, avec envoi de l'auteur.- Jean A. Bonna, avec ex-libris.



*À Marcel Proust,
son admirateur*

Louis de Robert

MAN DU MALADE

Cette allusion
à la
importance

Chaque baiser
appelle un
autre baiser!
Dans les premiers
temps où l'on
aime, les
baisers se suivent
de naturellement
Et l'on aurait
tant aimé de
même à complaire
les baisers qu'on
s'en donne
dans une heure
que les fleurs
dans un champ
au mois de
mai.

autres? Les soirs où il n'allait
(ce qui arrivait parfois depuis qu'
tremement), les soirs de plus en plus
le monde, elle lui demandait de
de rentrer, quelque heure qu'il fût.
un printemps pur et glacé. En
montait dans sa victoria, réponda
allaient en même temps que lui e
revenir avec eux, qu'il ne pouvait
du même côté, il étendait une cor
bes, et le cocher partait au gran
allait. A vrai dire, souvent resté
il aurait mieux aimé rentrer dire
faire cette longue course et ne l
main; mais le fait même de se, c
anormale pour aller chez elle, de
qui le quittaient se disaient: « H
certainement une femme qui le f
à n'importe quelle heure », lui fa
nait la vie des hommes qui ont u
dans leur existence, et en qui le sa
leur repos et de leurs intérêts à
tueuse fait naître un charme in
voyant de sa voiture, dans ces bel
lune brillante qui répandait sa cla
les rues désertes, il pensait à cette
et légèrement rosée comme celle
jour, avait surgi devant sa pens
tait sur le monde la lumière myst
il le voyait. S'il arrivait après l'h
voyait ses domestiques se couche
la porte du petit jardin, il allait
où donnait au rez-de-chaussée, en
tes pareilles, mais obscures des
fenêtre, seule éclairée, de sa cha
carreau, et elle, avertie, répondai
de l'autre côté à la porte d'entrée

à cette
importance de
le monde. Quand
et de bon cœur, pour moi
ce (hard) même. Si au moins je pouvais

2 PROUST (Marcel). **Du côté de chez Swann.**

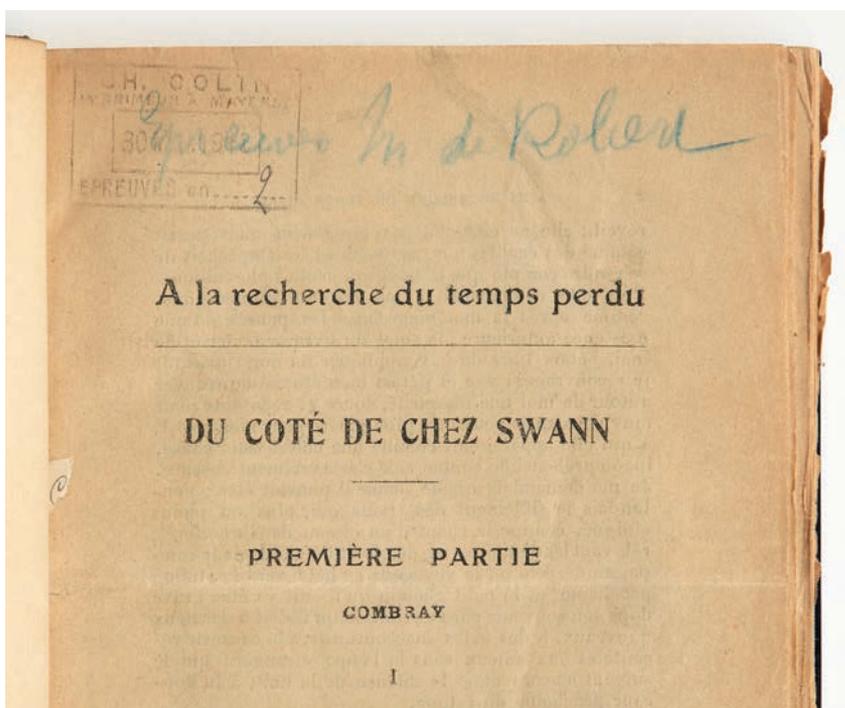
Mayenne, Imprimerie Charles Colin, 30 mai - 1^{er} septembre 1913.

Épreuves corrigées de 499 pages montées sur onglets [pages 367-368 en double, pages 115-116, 125-126, 259-260, 317-318 et le moitié des pages 495-496 manquent ; insertion de deux feuillets volants pages 36 et 264] : cuir-de-Russie janséniste bleu nuit, dos à nerfs, coupes filetées or, doublures en cuir-de-Russie bleu nuit, non rogné (*Huser*).

EXCEPTIONNEL JEU D'ÉPREUVES DU VOLUME INAUGURAL DE LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU, ENTièrement CORRIGÉ PAR LOUIS DE ROBERT : 23 PAGES OFFRENT ÉGALEMENT DES CORRECTIONS AUTOGRAPHES DE MARCEL PROUST, DONT SIX AVEC D'IMPORTANTES AJOUTS EN MARGE.

Il s'agit des deuxièmes épreuves, sorties des presses de l'imprimerie Charles Colin à Mayenne du 30 mai au 1^{er} septembre 1913. Cependant, vingt deux feuillets imprimés entre le 18 et le 28 août 1913 sont issus des troisièmes épreuves (pages 385-432). Ainsi, le texte ne se suit pas à l'intersection, entre les pages 384 et 385, comme le fait remarquer Louis de Robert : "Il y a eu un changement entre les 2^e et 3^e épreuves, car ça ne se suit pas." L'auteur y répond par un laconique : "Oui, je comprends."

Les premières épreuves, quant à elles, imprimées sous forme de placards (c'est-à-dire sans texte imprimé au verso) du 31 mars au 11 juin ne pouvaient être soumises à une deuxième lecture : "Si j'ai tant tardé à vous communiquer mes épreuves", s'excusa en effet l'auteur auprès de Louis de Robert, "en voici l'unique raison (car vous êtes la seule personne qui aurez la communication intégrale de mon livre bien avant sa publication). Les premières ont été pour moi corrigées de telle façon [...] qu'il m'eût été impossible de vous les faire lire dans cet état" (Proust, *Correspondance* XII, p. 211).



Proust s'était expliqué sur l'ampleur des corrections dès le 12 avril, auprès de Jean-Louis Vaudoyer : "Mes corrections jusqu'ici (j'espère que cela ne continuera pas) ne sont pas des corrections. Il ne reste pas une ligne sur 20 du texte primitif (remplacé d'ailleurs par un autre). C'est rayé, corrigé, dans toutes les parties blanches que je peux trouver, et je colle des papiers en haut, en bas, à droite, à gauche, etc." (*Corr.*, p. 132).

La seconde quinzaine de juin, l'auteur soumet donc à Louis de Robert "les secondes épreuves des 45 premiers placards (ou plutôt je vois que je n'ai encore reçu que les 30 premiers et je vous enverrai toute cette première partie quand j'aurai les 45 premiers). Il se trouve que la partie que j'aime commence justement après ce 45^e placard. Les épreuves que je vous enverrai ne sont pas celles que j'ai corrigées parce que je suis obligé de les renvoyer à Grasset mais j'espère que vous vous y retrouverez tout de même" (*Corr.*, p. 211).

Contrairement aux annonces de Proust, les feuilles reçues par Louis de Robert comportent bien des corrections de l'auteur dès le début, aux pages 17 à 23. Elles s'interrompent ensuite jusqu'à la fin de *Combray* (page 225) pour s'intensifier à partir de la seconde moitié du volume.

PAGE 264, PROUST INSÈRE UN FEUILLET PROVENANT D'UN AUTRE JEU D'ÉPREUVES, DONNANT UN IMPORTANT AJOUT AUTOGRAPHE, QUI NE SERA PAS REPORTÉ SUR SON PROPRE JEU DES DEUXIÈMES ÉPREUVES, MAIS QUI FUT IMPRIMÉ DANS LES TROISIÈMES ÉPREUVES. (CF. REPRODUCTION À LA FIN DE CE CATALOGUE.)

Les autres ajouts se trouvent pages 284, 333, 367, 461, 472. Les pages 323, 324, 333, 334, 367, 368, 433, 434, 441, 449, 450, 461, 471, 472 offrent des corrections autographes. Il s'agit là probablement des toutes premières corrections autographes apportées à cette version. Elles seront reportées ultérieurement, tout comme les corrections de Louis de Robert, par l'auteur lui-même sur ses épreuves.

Il ressort de l'examen des documents de travail conservés au fonds Proust de la Bibliothèque nationale de France que l'auteur reportait ses corrections sur un jeu hybride mélangeant les deuxièmes et troisièmes épreuves, voire des feuillets extraits du jeu primitif sous forme de placards. On suppose qu'il a lui-même soustrait les pages manquantes au jeu de son correcteur, car il s'agit généralement de passages fortement modifiés ou raturés dans son propre jeu. On remarque également qu'aucun des jeux corrigés du fonds Proust n'est complet.

Les épreuves de Louis de Robert offrent ainsi une version intermédiaire entre les deuxièmes et troisièmes épreuves dont les variantes par rapport à la version définitive sont encore multiples. Elles se terminent sur la page 504, comme tous les jeux conservés au fonds Proust. L'auteur remania en effet *in extremis* la fin du volume vers la fin du mois d'octobre alors que l'achevé d'imprimer date du 8 novembre 1913. Ce qui ne devait comporter que "quelques pages", comme il le prétendit à Lucien Daudet, correspond à ... pages de l'édition originale.

SUR LES 499 PAGES, 184 OFFRENT DES CORRECTIONS DE LA MAIN DE LOUIS DE ROBERT, À L'ENCRE VIOLETTE, À LA MINE DE PLOMB OU AU CRAYON BLEU : 46 DE CES PAGES SONT AGRÉMENTÉES DE COMMENTAIRES EN MARGE. LA PLUPART DES CORRECTIONS ONT ÉTÉ PRISES EN COMPTE PAR L'AUTEUR (144 PAGES ENVIRON).

85 pages corrigées concernent principalement des coquilles, les autres des fautes de style, de grammaire, de cohérence ou des anachronismes. A cela s'ajoutent 16 pages offrant exclusivement des commentaires de Louis de Robert, relevant des passages particulièrement réussis ou précisant des points de grammaire ou de style. Ainsi, le document témoigne du dialogue entre l'auteur et son "premier" lecteur, dialogue qui se révéla décisif. La lettre adressée par Proust à Louis de Robert après réception des premières corrections en juillet 1913 en atteste : "Je réponds à ce que vous me dites pour vous montrer, quitte à vous paraître ennuyeux, que j'ai fait bien attention à vos critiques" (*Corr.*, p. 217).

Inquiet de la longueur de son texte et du risque de rebuter éditeurs et lecteurs, Proust avait également chargé Robert de lui "signaler les parties qui vous semblent faire longueur que je devrais supprimer (ou peut-être mettre en "notes" n'est pas possible ?) en les marquant avec un crayon bleu ou rouge, ou noir, vous me rendriez un grand service. Peut-être je vous désobéirai car je ne peux en fin de compte obéir qu'à moi, mais je serai si heureux d'avoir vu cela à travers vous" (*Corr.*, p. 211).

BERCHE DU TEMPS PENOU

le bruit des vagues qui se
avec la même violence.
itrine. Tout d'un coup ses
oublèrent de vitesse il éprou
nausée inexplicable; un
lui jetait en passant: «
où Odette est allée finir la son
a été avec elle autrefois et
eux qui ont mis le feu. » Ces
bre qui venait l'éveiller et
huit heures et le coiffeur est
ser dans une heure.
en pénétrant dans les ondes
tait plongé, n'était arrivées
en subissant cette déviation
eau un rayon paraît un sou
pent apparavant le bruit de
fond de ces abîmes une sonne
é l'épisode de l'incendie. Capr
tait sous les yeux vola en que
eux, entendit une dernière
ues de la mer qui s'éloignait.
tait sèche. Et pourtant il se rap
l'eau froide et le goût du sel.
ait fait venir le coiffeur de bon
écrit la veille à mon grand-père
-midi à Combray, ayant appa
r, M^{lle} Legrandin devait y passer
ant dans son souvenir au côm
i de cette campagne où il n'était
temps, ils lui offraient enses
avait décidé à quitter enfin Paris
omme différents accès qui sont
le certaines personnes ne con
pps où nous les aimons, mais
euvent se produire avant qu'il

commença et se répéter après, les premières appari-
tions que fait dans notre vie un être destiné plus tard
à nous plaire, prennent rétrospectivement à nos yeux
une valeur d'avertissement, de présage. C'est de cette
façon que Swann s'était souvent reporté à l'image
d'Odette rencontrée au théâtre, ce premier soir où il
ne songeait pas à la revoir jamais, — et qu'il se rap-
pelait maintenant la soirée de M^{me} de Saint-Euverte
où il avait présenté le général de Froberville à M^{me} de
Cambemer. Les intérêts de notre vie sont si multi-
ples qu'il n'est pas rare que dans une circonstance
les jaloux d'un bonheur qui n'existe pas encore sont
posés à côté de l'aggravation d'un chagrin dont nous
souffrons. Et sans doute cela aurait pu arriver à
M^{me} de Saint-Euverte. Qui sait même si ce soir-là il
était ailleurs, si d'autres bonheurs, d'autres chagrins
ne lui seraient pas arrivés, et qui ensuite lui eussent
paru inévitables. Mais ce qui semblait l'avoir été, c'était
ce qui était arrivé, il n'était pas loin de voir quelque
chose de providentiel dans ce fait qu'il se fut décidé
ce soir-là à aller chez M^{me} de Saint-Euverte parce que
son esprit désireux d'admirer la richesse d'invention
de la vie et incapable de se poser longtemps une
question difficile, comme de savoir ce qui était le plus
à souhaiter considérant dans les souffrances qu'il avait
éprouvées ce soir-là et les plaisirs insoupçonnés qui
pourtant déjà, entre lesquels la balance était trop diffi-
cile à établir, une sorte d'enchaînement nécessaire.
Mais tandis qu'il donnait une heure plus tard des
indications au coiffeur pour que sa brosse ne se déran-
geât pas en wagon, il repensa à son rêve, il revit
comme il les avait senties tout près de lui, le teint
pâle d'Odette, les joues trop maigres, les traits tirés,
les yeux battus, tout ce qu'il avait cessé de remarquer
depuis les premiers temps de leur liaison dans lesquels
sans doute, pendant qu'il dormait, sa mémoire en
avait été chercher la sensation exacte et avec cette

qui il
a fini

Jalons

avait
été

Dans le
cas où
ce soir-là
il se fut
trouvé
ailleurs

1 seule
1 soient
1 Swann
ailleurs qu
chez
ne lui
seraient

ou ne peut
pas un tiers
et des traits

Tout cela est admissible
l'oubli de son le dire

Son correspondant nota au contraire à plusieurs reprises qu'il n'y avait rien à couper, ses biffures au crayon bleu ou noir étant rares. Les plus importantes se trouvent : page 69, une phrase subordonnée, correction non retenue ; page 81, correction retenue ; page 122, il suggère de supprimer une réplique puisque c'est la même personne qui parle ensuite (Proust n'en tint pas compte) ; pages 210 et 225, il biffe une phrase ou une partie de phrase – suppression effectuée dans la version définitive.

Page 284, à propos des amours de Swann pour Odette, Proust ajoute à la main une digression sur les baisers : “chaque baiser appelle un autre baiser ; ah ! Dans ces premiers temps où l'on aime, les baisers naissent si naturellement ! Et l'on aurait autant de peine à compter les baisers qu'on s'est donnés dans une heure que les fleurs dans un champ au moins de mai.”

Robert ayant noté en tête de cet ajout autographe, “cette rallonge est bien insignifiante”, l'auteur devait finalement y renoncer et raturer cet ajout sur son propre jeu d'épreuves.

Page 300, Robert note “pour aboutir à cela qui vous résume vous employez 3 pages”. La remarque restera sans conséquence.

Page 336, enfin, Louis de Robert suggère de supprimer une phrase subordonnée, notant : “ce serait plus clair ainsi”. L'auteur n'y ajoutera finalement que des parenthèses.

En revanche, le texte comporte encore nombre de fautes d'impression et la lecture attentive de Louis de Robert fut un outil précieux pour le romancier, lequel s'était excusé par avance : “Vous comprenez comme cela m'ennuie de vous envoyer des épreuves où il y a des fautes grotesques et qui vont vous dégoûter du livre. Mais je compte sur votre amitié pour restituer le vrai texte” (*Ibid.*, pp. 211-212) :

Parmi les multiples coquilles relevées par Louis de Robert, on remarque : pages 6, tendifs – *tardifs*, 9 lui – lu à, 37 miunte – *minute*, 172 sans cloppe – *s'enveloppe*, 175 nubriqués – *imbriqués*, symétriques – *symétriques* ; jaunes sauts – *jaunissants*, 336 reviendraient – *redeviendraient*, 419 vils – *vie*, 427 qu'elle richesse qu'elle variété – *quelle richesse quelle variété*, 429 Andecte – *anecdote*, 445 depui – *depuis*, 448 recréatrice – *recréatrice* ; abstreinte – *abstraite*, 425 soient – *soit*, 456 mafadifs – *maladifs*, 469 tendhalienne – *stendhalienne*, descente – *décente*, falliau – *fabliau*, 471 mourir – *nourrir*, ville – *veille*, entrée – *entrer*, Giorgionc – *Giorgione*, Porte Vacchio – *Ponte Vecchio*, 482 son – *sou*, 483 petitsbleus – *petits bleus*, 491 sont côté – *son côté*,...

De même, Louis de Robert a décelé quelques anachronismes et des fautes de cohérence :

- page 20, *Vous avez parlé de Françoise facilement coquette ?* ; puis, page 32 *Maintenant je comprends il y a François et Françoise*. Il s'agit, de fait, d'une coquille, comme l'explique Proust dans sa lettre accusant réception des premières corrections de son ami en juillet 1913.

- pages 212/ 213, *La duchesse de Guermantes ne descend pas de Geneviève de Brabant, elle est seulement entrée par son mariage dans une famille qui descend de Geneviève de Brabant*.

Proust se moquait visiblement de la généalogie des Guermantes, cette imprécision figurant dans la version définitive.

- page 297, *A cette époque il n'y avait pas de roi d'Angleterre mais une reine*. Proust remplace le roi d'Angleterre par le Prince de Galles ;

- page 302, *Il est impossible qu'un homme même à demi-intelligent se délecte aux plaisanteries grotesques de Cottard !* [Passage inchangé].

En revanche, page 363, Robert relève un anachronisme qui sera corrigé par Proust : *Est-ce qu'à cette époque [...] il y avait des automobiles ?*

La plupart des corrections sont d'ordre stylistique ou grammatical.

Ainsi, page 13, il souligne “retrouver” et “trouver”, à l'intérieur d'une même phrase, puis, relève, page 18, “... elle ne supposait en effet aucune compétence...”, *supposer à est je crois plus correct*. Proust y répondra dans sa lettre : “Pour trouver et retrouver, vous avez raison, j'ai changé (ou plutôt, je vais changer, car cela m'avait échappé). Pour lui supposer, également” (*Ibid.*, p. 217).

un amour pour une personne, elles me firent connaître une aussi belle espérance que pouvait en mourir un chrétien des premiers âges à la ville d'entrée dans le paradis. Aussi sans que je me souciasse de la contradiction qu'il y avait à vouloir regarder, toucher, avec les organes des sens, ce qui avait été élaboré par la rêverie et non perçus par eux — et d'autant plus tantants pour eux, plus différent de ce qu'ils connaissaient — c'est ce qui me rappelait la réalité de ces nuages qui enflammait le plus mon désir. Comme promesse qu'il serait contenté. Aussi, bien que mon exaltation eût pour motif un désir de jouissances artistiques, les guides l'entretenaient encore plus que les livres d'esthétiques et plus que les guides l'indicateur du chemin du fer. Ce qui m'émouvait c'était de penser que cette Florence que je voyais proche mais inaccessible dans mon imagination, si le trajet qui la séparait de moi, ou moi-même n'était pas réelle, je pourrais l'atteindre par un biais, par un détour, en prenant la voie de terre. Certes quand je me répétais donnant ainsi tant de valeur à ce que j'allais voir, que Venise était « l'école de Giorgione, la demeure du Titien, le plus complet musée de l'architecture domestique au moyen âge », je me sentais heureux. Je l'étais pourtant davantage encore quand, sorti pour quelque course, marchant vite à cause du temps qui après quelques jours de printemps précoce était redevenu un temps d'hiver (comme celui que nous trouvions d'habitude à Combray, la Semaine Sainte), voyant sur les boulevards les maronniers qui, plongés dans un air glacial et liquide comme de l'eau n'en commençaient pas moins, invités exacts, déjà en tenue et qui ne se sont pas laissé de courage à arrondir et à ciseler en leurs blocs congelés, l'irrésistible verdure dont la puissance abortive du froid contrariait mais ne parvenait pas à réfréner la progressive poussée, je pensais que déjà le Porte Vacchio était jonchée à for-

n / e / p / e / l

i /

?

e /

lassis ?

n / e / l

Page 38, Robert suggère une petite modification *en mettant dédoublant ce serait plus clair*. Dans la version finale, on lit “doublant et reculant” ;

Page 92, à propos de “une cocotte chique” : *ce féminin que vous instituez à chic est bien laid*.

Page 97, “l’image de cette fille était accrue et typifiée...” *Ne préféreriez-vous pas et rendue typique ? C’est si indigne de vous de fabriquer des néologismes si faciles ! Vous qui possédez l’art d’exprimer tant de nuances avec les mots usuels*.

Page 101, *Essayez de mettre supportait grâce aux aventures etc. La phrase se lira mieux. Image très belle*. Proust en tiendra compte.

Page 165, *on comprend mais ce n’est pas clair. Le pronom est trop éloigné du nom (Excusez ce ton pédant. Je suis bien plus ignorant que vous. Mais j’ai le goût de la clarté)*. Passage corrigé.

Page 170, Robert ajoute une longue note à propos du verbe continuer, non prise en compte par Proust : *je crois que de indique une action plus restreinte et à une action prolongée dans le temps. Ex : Il continue à vivre. Peu d’écrivains d’ailleurs observent cette règle, et beaucoup, par exemple, écrivent par une sorte de snobisme tâcher à qu’ils trouvent plus élégant même quand il faudrait tâcher de. Cher ami c’est mon souci de la perfection qu’il faut surtout voir dans tout ce que je vous ai dit. Car vous ignorez à quel point je suis ininstruit !*

Page 178, il relève une répétition et une phrase mal tournée par un simple soulignement : Proust change ces passages, mais sans reprendre les suggestions de son correcteur.

Page 446, un soulignement relève une faute de concordance de temps corrigée dans la version définitive.

Page 450, Louis de Robert reprend une correction autographe fautive au subjonctif du verbe être. Un peu plus loin, il détecte une autre faute, imprimée cette fois-ci, au subjonctif de voir. Ce passage sera ultérieurement modifié par Proust.

Vers la fin du volume, il relève nombre de fautes de conjugaison (pages 442, 455, 458 par exemple).

Page 208, il ajoute une longue explication à propos de “je n’avais pas de génie ou peut-être une maladie cérébrale qui l’empêchait de naître” :

Vous voulez dire ; je sentais que je n’avais pas de génie ou que j’avais peut-être une maladie etc. Seulement la répétition du verbe avoir au même temps est fâcheux. Ce n’est pas correct. Je n’avais pas ne peut pas s’appliquer à une maladie cérébrale, puisque vous voulez dire, au contraire, que vous avez peut-être une maladie cérébrale. On comprend néanmoins parce que c’est du style de conversation courante. Je vous propose ; Je sentais que je n’avais pas de génie ou que peut-être une maladie cérébrale l’empêchait de naître. Cela paraît moins heureux, mais c’est correct.

Le passage figure sans modifications dans la version définitive.

Page 251, à propos d’un “eux-ci” : *On comprend mais ce n’est ni clair ni correct à moins que quelque chose ne manque*. Remarque restée lettre morte, comme celles page 332, revoyez la phrase et page 342 *puisqu’ils s’aperçoivent d’une gaffe elle leur est révélée et vous dites le contraire*.

Page 324 *cette image est bien banale et inutile* [passage inchangé]

Page 343, à propos de “dit Mme Verdurin à son mari en rentrant” : *quand ils furent rentrés parce qu’autrement on croit qu’elle le dit en présence d’Odette et Forcher[ville]*. Correction prise en compte par l’auteur.

*Cette histoire
est bien
intéressante*

*Chaque baiser
appelle un
autre baiser, ah!
Dans ces premiers
temps où l'on
aime, les
baisers viennent
si naturellement!
Et l'on aurait
tant de
peine à compter
les baisers qu'on
s'est donnés
dans une heure
que les fleurs
dans un champ
au mois de
mai.*

autres? » Les soirs où il n'allait pas chez les Verdurin (ce qui arrivait parfois depuis qu'il pouvait la voir autrement), les soirs de plus en plus rares où il allait dans le monde, elle lui demandait de venir chez elle avant de rentrer, quelque heure qu'il fût. C'était le printemps, un printemps pur et glacé. En sortant de soirée, il montait dans sa victoria, répondait aux amis qui s'en allaient en même temps que lui et lui demandaient de revenir avec eux, qu'il ne pouvait pas, qu'il n'allait pas du même côté, il étendait une couverture sur ses jambes, et le cocher partait au grand trot sachant où on allait. A vrai dire, souvent resté tard dans le monde, il aurait mieux aimé rentrer directement chez lui sans faire cette longue course et ne la voir que le lendemain; mais le fait même de se déranger à une heure anormale pour aller chez elle, de deviner que les amis qui le quittaient se disaient: « Il est très tenu, il y a certainement une femme qui le force à aller chez elle à n'importe quelle heure », lui faisait sentir qu'il menait la vie des hommes qui ont une affaire amoureuse dans leur existence, et en qui le sacrifice qu'ils font de leur repos et de leurs intérêts à une rêverie voluptueuse fait naître un charme intérieur. Parfois, en voyant de sa voiture, dans ces belles nuits froides, la lune brillante qui répandait sa clarté entre ses yeux et les rues désertes, il pensait à cette autre figure claire et légèrement rosée comme celle de la lune, qui, un jour, avait surgi devant sa pensée et depuis, projetait sur le monde la lumière mystérieuse dans laquelle il le voyait. S'il arrivait après l'heure où Odette envoyait ses domestiques se coucher, avant de sonner à la porte du petit jardin, il allait d'abord dans la rue, où donnait au rez-de-chaussée, entre les fenêtres toutes pareilles, mais obscures des hôtels contigus, la fenêtre, seule éclairée, de sa chambre. Il frappait au carreau, et elle, avertie, répondait et allait l'attendre de l'autre côté à la porte d'entrée. Il trouvait ouverts

*Puis sans
il s'en rendit
Compte cette
ceinture qu'
elle n'avait
pas au lieu
avec d'autres
qu'il ne
reviendrait
pas sans
avoir me
cela hantait
Compensait
Celle anguille
oubliée mais
longos fite
à l'encontre
il avait dit
le soir où Odette
c'était pas chez
Verdurin et
l'a pensé
c'était à l'heure
c'était à l'heure
cela pouvait
appeler du
bonheur. Peut-être*

à cette angoisse qu'il était redoublée de l'importance qu'avait Odette avait prise pour lui dans le monde. Quand on a mis tant de points de vue de son côté et de son côté. Swann ne pouvait pas dans un être il peut-être nous me réchelle

sur son piano qu
férait : la Valse
fico (qu'on devait
entièrement) il lu
petite phrase de
jouait fort mal, ma
reste d'une œuvr
dessus des sons f
d'un piano désacc
s'associer pour S
Odette. Il sentait
chose qui ne corre
tatable par d'autr
les qualités d'Odet
tant de prix aux
souvent quand c'ét
seule en Swann,
d'intérêts intellect
naire. Mais la petit
rendre libre en lui
saire, les proportio
vaient changées ;
puissance qui elle
objet extérieur et
ment individuelle
Swann comme
concrètes. Cette s
petite phrase éveill
tait rien de précis
parties de l'âme d
effacé le souci des
tions humaines et
laissées vacantes et
être le nom d'Odet
pouvait avoir d'un
phrase venait ajout
lérieuse. Et à voir

Page 359, Proust s'adresse directement à son relecteur dans une note autographe en marge : *Mon chéri le mot réflecteur, le mot ombres sont-ils justes*
Autre chose l'infra-rouge est-il un bon exemple comme chose que les yeux humains ne peuvent percevoir. Est-ce aussi visible que l'ultraviolet. Nous ignorons la réponse de Robert. Figura-t-elle dans les deux lettres d'accompagnement non transcrites dans la *Correspondance* de Proust ?

Page 370, Robert suggère une inversion de mots qui ne sera pas reprise par Proust : *il faut mettre tuberculeux avant morphinomane parce que l'un s'applique au nom le plus rapproché et l'autre au plus éloigné sans tenir compte de l'ordre, comme il serait logique de le croire.*

Page 419, Louis de Robert remarque *un microbe n'est pas un animal*. Proust remplacera animal par être.

Page 461 à propos de "il revit comme il les avait senties tout près de lui, le teint pâle d'Odette, les joues trop maigres, les traits tirés, les yeux battus,...", Louis de Robert remarque : *On ne sent pas un teint et des traits*. Proust n'en avait visiblement pas cure puisque le passage figure tel que dans la version finale.

Page 469, un soulignement fait corriger Proust "l'église" Sainte-Marie-des Fleurs de Florence en "cathédrale".

Page 472, à propos de "Ces images irréelles fixes, toujours pareilles, remplissant mes nuits et mes jours, différencièrent à cette époque de ma vie de celles qui l'avaient précédée..." : *Vous employez différencier pour différer ou bien mettez se différencièrent mais difféèrent est mieux*. Proust n'y changera qu'un mot "différencièrent cette époque de ma vie de celles qui avaient précédée".

Page 478 [je ne pus m'empêcher de me dire de suite que si elle avait été écrasée par une voiture...] Robert corrige de suite par tout de suite ou immédiatement, puis renvoie à une note à la fin des épreuves (page 504) : *tout de suite signifie immédiatement. De suite signifie successivement. C'est une faute qu'on fait couramment. Excusez ma pédanterie. Exemple : Elle m'a embrassé tout de suite. Elle m'a embrassé vingt fois de suite.*
Erreur corrigée par Proust.

Page 499 [et pût amalgamer autour de ma personne de camarade de sa fille...] l'auteur remplace "personne" par "qualité" sur la suggestion de son correcteur.

Régulièrement, Robert relève des incohérences en notant *Il manque quelque chose* (pages 119, 138, 182, 344, 379) ou en employant de simples points d'interrogation ou des soulignements qui amèneront à des remaniements (pages 142, 165, 500 par exemple).

Dans le premier tiers du livre, Louis de Robert relève des erreurs d'orthographe de noms de personnages ou de lieux : page 84, à propos de Mme Sazaret, *page 79 vous l'avez appelée Mme Sazeret* ; page 172 il corrige La Frepelière en La Frapelière, mais ce lieu devait être changé en Tansonville dans la version définitive. Il y relève également les passages qu'il a déjà lu dans le *Figaro* (pages 138, 168, 174)

LOUIS DE ROBERT NE FUT PAS SEULEMENT UN LECTEUR ATTENTIF, MAIS AUSSI ENTHOUSIASTE, COMME LE PROUVENT LES NOMBREUX COMMENTAIRES ÉLOGIEUX AJOUTÉS EN MARGE :

Que c'est joli ! Il y a mille choses comme ça que je ne puis vous signaler il y en a trop (p. 100) ; *Comme c'est juste !* (p. 103) ; *Quelle jolie image ! mais il faudrait les signaler toutes* (p. 108) ; *C'est parfait* (p. 144) ; *C'est joliment bien !* (p. 171) ; *Parfait* (p. 176) ; *C'est charmant* (p. 187) ; *C'est si juste* (p. 188) ; *Voici par exemple un modèle de clarté, de mesure, de concision. Ce n'est pas là qu'on trouverait rien à couper.* (p. 290 : le passage a pourtant été modifié par Proust.) ; *Tout cela est remarquable* (p. 335) ; *Nous sommes à présent dans du rare et du remarquable tout le temps* (p. 340) ; *Très bien, très bien* (p. 351) ; *A présent on ne couperait plus une ligne* (p. 355). Ou encore, page 461 : *Tout cela est admirable. J'oublie de vous le dire.*

En dépit de cet enthousiasme, Louis de Robert n'hésita pas à noter franchement ses observations : *Il est bien entendu que tout ce que je corrige je vous le propose. Vous êtes le maître d'avoir une conception différente, il va sans dire* (page 186).

Le message que lui adressa le romancier à la réception de ses premières corrections le rassura sans doute, en même temps qu'il souligne le prix accordé par l'écrivain au travail de cet ami d'épreuve(s) : "Je ne sais si je suis plus ému des hautes et réconfortantes paroles ou de la patiente annotation, qui, faite par vous, prend tant de grandeur dans sa simplicité. Si je pouvais vous voir, je vous demanderais de vous embrasser."

On sait qu'en dépit des relectures et de la minutie de Louis de Robert, plusieurs coquilles se glissèrent dans l'édition originale, coquilles épinglées par Paul Souday dans *le Temps*. La réponse que lui adressa Proust est fameuse : "Mon livre peut ne révéler aucun talent ; il présuppose du moins, il implique assez de culture pour qu'il n'y ait pas invraisemblance morale à ce que je commette des fautes aussi grossières que celles que vous signalez. [...] Je vous assure que si le « vieil universitaire » que vous proposez d'adjoindre aux maisons d'édition n'avait à corriger que mes fautes de français, il aurait beaucoup de loisirs."

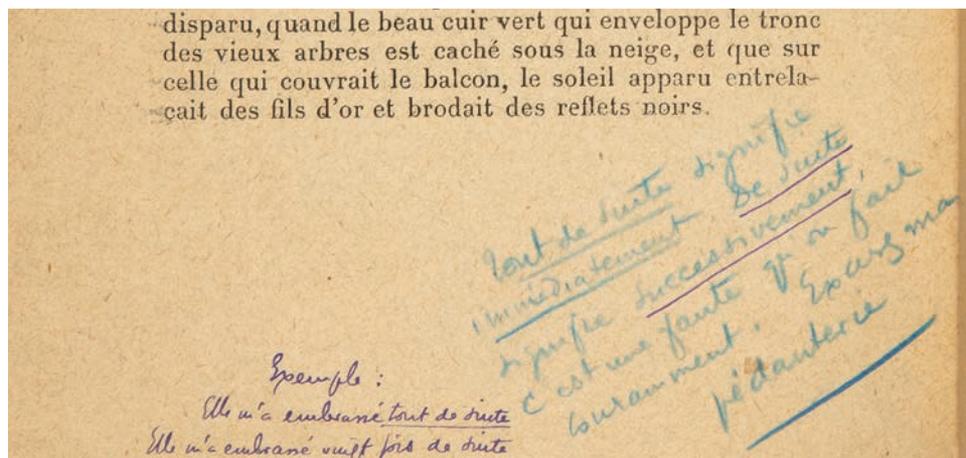
Durant près de deux mois, Louis de Robert fut ainsi le seul à avoir accès au volume en chantier, jugé encore "sans queue ni tête" par l'auteur lui-même (dans une lettre à Georges de Lauris). Ce n'est que début septembre que Proust communiqua des épreuves "à deux êtres d'élite", c'est-à-dire Lucien Daudet et la mère de celui-ci : la correspondance ne fait pas mention d'un jeu corrigé par ces derniers.

LE JEU D'ÉPREUVES DE LOUIS DE ROBERT DEMEURE AINSI L'UNIQUE TÉMOIN D'UNE RELECTURE DU ROMAN INAUGURAL DE LA RECHERCHE PAR UN AMI DE MARCEL PROUST, AMI DONT IL REPRIT EN GRANDE PARTIE LES CORRECTIONS.

Provenance :

Louis de Robert.- Marcel Proust.- Mme Robert Proust qui l'offrit en 1935 à *Jacques Guérin* lequel l'a fait relier par Huser. (vente en 1996)- *Jean A. Bonna*, avec ex-libris sur le feuillet de garde.

Petites traces de frottement à la reliure. Restauration de papier en marge de gouttière pages 451/452. Déchirure restaurée pages 471, 472, sans perte de texte. La page volante 267-268, portant un ajout de Proust, est scindée en deux à la pliure.



... sur Ver Meer pour
« Avez-vous
ne vou-
demain. Quel paresseux! Je
qui prouvaient dans le monde
Et en disant cela elle adressait une vie à
duquel il la sentait toute à lui.
d'un coup, comme
promène autour
de grandes ombres fan-
s idées terribles et s'anéantir
se replier et rejoignent le
te, s'évanouissaient, mouvantes qu'il
Swann avait devant lui. Il avait
que cette heure passées chez
n'était peut-être pas une heure
à lui (destinée à masquer cette
iciuse à laquelle il pensait sans
se la représenter, une heure
de la vie d'Odette quand lui
accessoires de théâtre et des
it peut-être une heure pour
que s'il n'avait pas été là
le le même fauteuil et lui

mon Chéri
le mot
reflecteur
le mot
ombres
int-ils
juste.

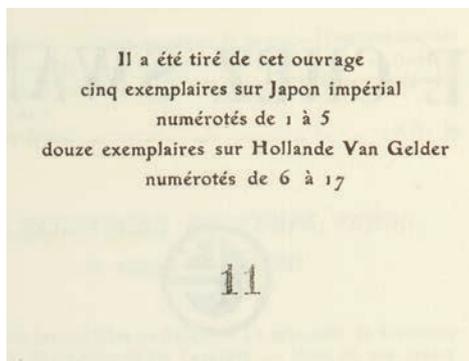
Autre chose
l'infra rouge
est-il un bon
exemple

Chon que des
yeux humains ne
peuvent percevoir. Est-ce
aussi invisible que l'ultra
violet

à Monsieur Louis de Robert
avec toute ma tendresse, ma
reconnaissance et mon admiration

Marcel

- 3 PROUST, Marcel. *Du côté de chez Swann*.
Paris, Bernard Grasset, 1913.
Fort in-12 de (2) ff., 524 pp., la dernière pour l'achevé d'imprimer à la date du 8 novembre 1913
non numérotée : broché, couverture imprimée rempliée.



Édition originale.

Exemplaire de premier tirage, conforme en tous points à la minutieuse description donnée par Max Brun dans *Le Livre et l'Estampe*, à l'exception du nom de l'éditeur qui est correctement imprimé sur la page de titre. Ainsi, contrairement aux usages de l'édition, les exemplaires sur grand papier de *Du côté de chez Swann* n'ont pas été tirés après l'édition courante, mais au début.

UN DES 12 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE : LE N° 11 OFFERT À LOUIS DE ROBERT, AVEC CE BEL ENVOI AUTOGRAPHE SIGNÉ SUR LE FEUILLET DE GARDE :

*à Monsieur Louis de Robert
avec toute ma tendresse, ma
reconnaissance et mon admiration
Marcel*

Contrairement à la majorité des envois du romancier, celui-ci est signé du seul prénom, l'absence de patronyme soulignant l'amitié entre les deux écrivains – une manière même de camaraderie.

PRÉCIEUX EXEMPLAIRE CONSERVÉ BROCHÉ.

Des dix-sept exemplaires sur grand papier de *Du côté de chez Swann* (dont la liste suit), quatre seulement ont été conservés tels que parus, c'est-à-dire brochés : deux sur papier du Japon (dont un spolié durant la Seconde Guerre mondiale) et deux sur papier de Hollande, celui-ci et un autre sans envoi.

L'exemplaire est préservé dans une belle boîte de Jean-Luc Honegger en maroquin bleu décorée de pièces mosaïquées de galuchat bleu.

Provenance : *Louis de Robert*, avec envoi.- *André Lefèvre* (III, 1966, n° 559).- *Alexandre Loewy* (*Rarissimes éditions originales et autographes*, 1968, n° 316). *Bernard Malle*, avec cachet.- *Jean A. Bonna*, avec ex-libris.

MARCEL PROUST

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

DU CÔTÉ
DE CHEZ SWANN



PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

MCMXIII

Le volume inaugural de la *Recherche* a été tiré à 17 exemplaires sur grand papier – soit cinq sur japon et douze sur hollande. Sauf un spolié durant la Seconde Guerre mondiale (n° 4) et un autre dont on ne conserve aucune trace (n° 15), tous sont répertoriés. Cinq d’entre eux ne portent pas d’envoi et deux sont désormais fixés à la Bibliothèque nationale de France.

N° 1 – Maroquin rouge décoré de Randeynes.

Lettre dédicace à Lucien Daudet, retirée de l’exemplaire lorsque le dédicataire a vendu l’exemplaire, sans doute après la mort de Proust.- Michel Bonduelle pour l’envoi seul (vendu privément à Pierre Bergé).- Raoul Simonson pour le livre seul (2013, n° 607).- Pierre Bergé, qui a réinséré la lettre dédicace dans le volume (2018, n° 927).

2 – Maroquin noir de G. Mercier avec décor ajouté ultérieurement par les Maylander.

Exemplaire du dédicataire Gaston Calmette. Il est probable qu’il était accompagné d’une lettre dédicace comme l’exemplaire de Lucien Daudet, mais ayant été vendu en manettes avec la bibliothèque de Gaston Calmette peu après son assassinat le 16 mars 1914, cette lettre a sans doute été égarée.- Le Guetel.- Auguste Blaizot.- Duchesse Sforza (1933, n° 575).- Laurent Meeûs (cat. n° 1405).- Charles Hayoit (2001, n° 1157).- Pierre Leroy (2007, n° 79).

3 – Broché.

Envoi autographe signé au peintre Jean Béraud.- Pierre Berès (cat. 53, n° 293).- Georges Blaizot.- Louis de Sadeleer.- Julien Bogousslavsky. (Décrit dans le *Cabier n° 12* de la librairie Jean-Baptiste de Proyard.)

4 – Broché.

Envoi autographe signé à Jacques de Lacretelle (en 1918).- Paul Voûte (1938, n° 472).- Alexandrine de Rothschild : spolié par les nazis durant la Seconde Guerre mondiale (*Répertoire des biens spoliés en France*, n° 10498).

5 – Maroquin janséniste de Huser.

Envoi autographe signé postérieur (vers 1919) à Louis Brun (vente en 1942).- Roland Saucier (2017, n° 151).

6 – Maroquin janséniste de Noulbac.

Sans envoi. Mme Heartt ? (1931, n° 290).- Charles Gillet.- Renaud Gillet (1999, n° 64).- Édouard de Ribes (2019, n° 236).

7 – Demi-marroquin brun à la Bradel de l’époque.

Envoi autographe signé à Mme Émile Straus.- René Sibilat, son neveu.- Jacques Guérin (VII, 1992, n° 80).- Bernard Malle, qui a joint les douze volumes de la suite de la *Recherche* avec quatre autres envois à Mme É. Straus (sauf un aux deux époux).

8 – Maroquin noir de Huser.

Envoi autographe signé à Ernest de Crauzat (rédigé au second semestre de l’année 1919).- Ronald Davis (1934).- Jacques Guérin (1987, n° 122).

9 – Broché.

Sans envoi. Dr Lucien-Graux (IV, 1957, n° 83).- Jacques Dennery (II, 1984, n° 155).

10 – Vêlin à la Bradel de l’époque.

Très long envoi autographe signé à Marie Scheikévitch.- Paul Voûte (1938, n° 471).- Jacques Barnaud (1893-1962).- Bibliothèque nationale de France (acquis en 2021).



I1 – *Broché.*

Envoi autographe signé à Louis de Robert. André Lefèvre (III, 1966, n° 559).- A. Loewy.- Bernard Malle.- Jean A. Bonna.

I2 – *Maroquin janséniste gris de Pierre-Lucien Martin.*

Envoi autographe signé à René Blum (vente en 1954).- Alex. Daniel (vente en 1960).- Auguste Lambiotte (1977, n° 81).- Jean Lanssade.- Bibliothèque nationale de France (par datation).

I3 – *Maroquin janséniste bordeaux de G. Levitzky.*

Sans envoi. François Ragazzoni (2003, n° 175).

I4 – *Relié par Paul Bonet.*

Envoi autographe signé (tardif) à Suzette Lemaire, fille de Madeleine Lemaire (vente en 1955. L'exemplaire était alors broché et en mauvais état : il sera relié par P. Bonet en 1960).- Vente anonyme 1992, n° 270.- Jean Guyot (2009, n° 133).

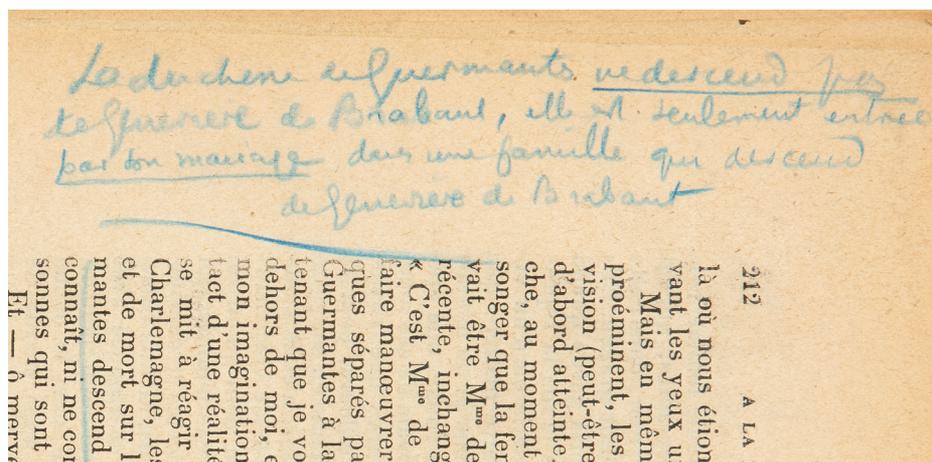
I5 – *Exemplaire perdu.*

I6 – *Maroquin lavallière janséniste de Huser.*

Envoi autographe signé à Anatole France (1939, n° 138).- Jacques Guérin (1986, n° 104).- H. Bradley Martin (1989, n° 1121).

I7 – *Maroquin de Huser.*

Sans envoi. Roger Marx (vente en 1921 : l'exemplaire était alors broché).



MARCEL PROUST

LA MONTAGNE DE TERRES NOIRES

DU CÔTÉ
DE CHEZ SHERBY



1885
MONTAGNE DE TERRES NOIRES
1885

Monsieur Louis or Robert
Lote ma tendresse, ma
ou un air sage et mon admiration
Marcel

redoutable parce qu'il disposait de moyens de séduction et de contrainte qui, employés à l'égard des fidèles, eussent été capables de les faire lâcher. Il paraît qu'il est sourd comme un pot et qu'il mange avec ses doigts ».

— « En effet, alors, cela ne doit pas beaucoup vous amuser d'y aller, dit le docteur avec une nuance de commisération et, se rappelant le chiffre de huit convives : Sont-ce des déjeûners intimes ? demanda-t-il vivement avec un zèle de linguiste plus encore qu'une curiosité de badaud.

Mais le prestige qu'avait à ses yeux le Président de la République finit pourtant par triompher et de l'humilité de Swann et de la malveillance de M^{me} Verdurin, et à chaque dîner Cottard demandait avec intérêt : « Verrons-nous ce soir M. Swann ? Il a des relations personnelles avec M. Grévy. C'est bien ce qu'on appelle gentleman ? » Il alla même jusqu'à lui offrir une carte d'invitation pour l'exposition dentaire.

— « Vous serez admis avec les personnes qui seront avec vous, mais on ne laisse pas entrer les chiens. Vous comprenez je vous dis cela parce que j'ai eu des amis qui ne le savaient pas et qui s'en sont mordu les doigts ».

Quant à M. Verdurin il remarqua le mauvais effet qu'avait produit sur sa femme cette découverte que Swann avait des amitiés puissantes dont il n'avait jamais parlé.

Si l'on n'avait pas arrangé une partie au dehors c'est chez les Verdurin que Swann retrouvait le petit noyau, mais il ne venait que le soir et n'acceptait presque jamais à dîner malgré les instances d'Odette. ~~Il se disait que s'il lui montrait ainsi qu'il y avait des plaisirs qu'il préférerait à celui d'être avec elle, le goût qu'elle ressentait pour lui ne connaîtrait pas de longtemps la satiété. Et préférant infiniment à celle d'Odette, la beauté d'une petite ouvrière fraîche et bouffie comme~~

à Odette en
compagnie
de son mari
et de son
frère
et de son
frère
et de son
frère

1, d'antre part,

6.264

"Je pourrais m'arranger
avec vous si vous
aimiez mieux lui
desait-elle." "Et
M^{me} Verdurin ?" "Non
ce serait bien possible
à moins qu'à dire que
vous n'a pas été hôte,
il est arrivé quelque
mon habituelle est. C'est
venu en retard. Et y a
toujours moyen de s'arranger
gentille". Mais Swann de droit que

Marcel PROUST

A la recherche
du temps perdu

Du Côté
de
Chez Swann

HOLLANDE



Bernard Grasset
ÉDITEUR
PARIS

MARCEL PROUST

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

DU CÔTÉ
DE CHEZ SWANN



PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

MCMXIII